

Les notes d'analyse du CIHEAM

N° 45 – Mars 2009

La Méditerranée : une histoire d'un monde global

Jean-Frédéric Schaub

*Enseignant-Chercheur
Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)
France*

La Méditerranée : une histoire d'un monde global

Jean-Frédéric Schaub

Enseignant-Chercheur

Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)

France

Alors que les ports de Tanger au Maroc, de Damiette en Egypte, de Lattaquié en Syrie sont devenus des nœuds du commerce mondial, entre Gibraltar et Suez ; alors qu'Israël se présente comme une puissance scientifique et stratégique; alors que la Communauté Européenne a accompagné l'instauration de démocraties libérales en Grèce, en Espagne, au Portugal, et plus récemment dans trois Etats balkaniques, la Slovénie, la Bulgarie et la Roumanie; alors que la Turquie renforce année après année son statut de puissance régionale moderne: rien ne serait plus erroné que de considérer la Méditerranée comme un espace de changements lents, comme le réservoir d'une civilisation passée, comme la mémoire d'une splendeur oubliée. On a beau jeu de piocher dans l'oeuvre immense de Fernand Braudel tout ce qui permet de dresser le portrait d'une Méditerranée dépassée par le dynamisme d'autres régions, à commencer par l'Atlantique de la colonisation et de la traite négrière. Mais, pour qui veut bien lire Braudel, il y a dans sa Méditerranée la description des ressources fondamentales pour toute perspective de développement. Les peuples qui bordent cette mer ont d'abord assimilé des apports venus de très loin, ils les ont accommodés comme ils pouvaient, puis ils les ont diffusés à l'échelle de la planète.

Les hommes de la Méditerranée ont, en effet, transporté au bout du monde une part de leur culture. Les habitudes et les savoir-faire alimentaires sont des éléments essentiels de cette conquête du globe par les méditerranéens. La culture du vin et de l'huile ont conquis la planète. Le régime diététique méditerranéen est aujourd'hui considéré comme le plus bénéfique, sans doute avec celui du Japon, en termes de santé publique. Ce qui a des implications économiques majeures. La pizza de Naples et le houmous de Beyrouth, le résiné de Crète et le riz de Calasparra, l'huile de tout le pourtour, la ratatouille du jardin et la semoule de blé, la boutargue et les figues séchées de Turquie : après que la Méditerranée eut reçu tant de produits agricoles d'Asie et d'Amérique, qui peut nier qu'elle ait depuis lors animé la première authentique mondialisation du goût culinaire ?

Les réflexions que je souhaite partager avec vous concernent les dimensions de la Méditerranée, ou, si la formule semble moins abstraite, elles examinent la présence au monde de cet espace exceptionnel. Alors que le thème de la mondialisation occupe les esprits, à juste titre, depuis une quinzaine d'années, il s'agit déterminer quelle est la profondeur du domaine méditerranéen, quel est son périmètre pertinent ? Quelques évocations historiques rapides, en remontant du présent vers le passé, donneront un éclairage divers de ce problème. Mais une fois que l'on a reconnu que la Méditerranée rayonne loin d'elle-même, il importe de s'interroger sur les champs de tensions qui la traversent en tous sens. Au total si la Méditerranée est si présente hors d'elle-même, c'est d'abord parce qu'en elle les sociétés ont fait l'expérience de situations complexes et ambivalentes, entre écoute réciproque et mépris, entre coexistence et intolérance, entre traduction et incompréhension. Pour livrer, au total, un paysage politique, social et culturel dont la complexité et la richesse mêmes sont celle du monde pris dans sa totalité.

Dans son dernier roman, *Neige*, le lauréat du prix Nobel de Littérature, Orhan Pamuk, décrit une ville de l'est anatolien, sur les contreforts du Caucase, la cité de Kars qui fut annexée à l'empire des tsars pendant un demi siècle, à cheval sur le XIXe et le XXe. Le romancier décrit le nouveau cours de cette ville reconquise par l'armée turque, à travers sa modernisation républicaine. Comment se traduit l'entrée de Kars la plus russe des agglomérations turques dans la modernité ? Par l'accueil fait à des troupes de comédiens interprétant demi nus le répertoire du théâtre grec classique quelques années à peine après la fin des affrontements gréco-turcs ! Le vieux Sophocle nourrissait alors le modernisme républicain des Turcs de progrès, si loin d'Athènes, si loin d'Epidaure, pourtant.

A l'autre extrémité du monde méditerranéen, le grand géographe Orlando Ribeiro, en pleine Seconde Guerre mondiale, publiait un ouvrage devenu classique sur la physionomie des espaces portugais. Il suggérait, et je le cite ici, que "l'analyse des éléments méditerranéens montre que ceux-là forment la trame essentielle de la géographie et de l'économie portugaise. Des caractères climatiques, des formes de végétation, des modes de vie communs à tout le territoire montrent qu'on doit lier ce dernier, dans son ensemble, aux régions riveraines de la mer intérieure." Voilà comment un pays dont la façade maritime est exclusivement atlantique s'inscrit pleinement dans une définition méditerranéenne.

Remontons plus haut dans le temps, et bien plus au Nord. Lorsqu'en 1787, le prince Grégoire Potemkine organise à Saint-Petersbourg des fêtes grandioses en l'honneur de l'impératrice Catherine, que fait-il mettre en scène ? Des chants populaires d'Ukraine et de Pologne, mêlés à des ballets représentant le passé antique et le présent plein d'espoir d'une Grèce en voie d'émancipation. Mycènes, Thèbes, Delphes, Athènes et Byzance brillaient de tous leurs feux sur les bords de la Neva.

Envoyé des princes protestants à la cour de Versailles, le grand philosophe et diplomate Leibniz entretint le Roi Soleil, dont les possessions coloniales ne pouvaient rivaliser avec celles de l'Espagne ou de l'Angleterre aux Amériques, d'une proposition pour diriger son appétit de conquêtes ailleurs que vers les terres germaniques. Il lui suggéra d'agir en digne héritier d'Alexandre, de Ptolémée, de César et d'Antoine, et de se rendre maître de l'Egypte, alors sous contrôle ottoman. Mais, comme chacun sait, c'est Bonaparte qui s'en chargea, un siècle plus tard.

Lorsque Christine de Suède préféra suivre sa foi catholique à l'exercice de la royauté, c'est à Rome non loin de la basilique Saint Pierre et des vestiges de l'ancienne capitale impériale, sur les bords du Tibre, qu'elle choisit de finir ses jours de reine renonçante.

Et Christophe Colomb, le pilote génois qui ouvre les Temps Modernes, il ne cessa jamais de justifier ses entreprises par leur finalité ultime: assurer le financement et la stratégie de revers qui permettrait bientôt de reprendre Jérusalem aux Musulmans. L'Atlantique, qui occupe tant les stratèges et les historiens depuis soixante ans, ne s'entend pas sans la Méditerranée. Prenons deux exemples illustres et anciens. Hernán Cortés, le *conquistador* venu d'Extrémadoure, après en avoir fini avec cet empire des Aztèques qu'il admirait tant, après avoir lancé la première expédition de reconnaissance de la côte de Californie, finit sa vie de guerrier en participant à la désastreuse expédition de conquête d'Alger voulue par l'empereur Charles-Quint en 1541. John Smith, le premier gouverneur de la Virginie anglaise, par qui nous connaissons la vie de la princesse Pocahontas, s'établit en Amérique après avoir longuement voyagé dans les territoires de l'Empire ottoman, où il fut même captif pendant un temps.

C'est dire que le fait méditerranéen rayonne très au-delà des zones riveraines du *Mare Nostrum*. Bien d'autres exemples, auraient pu figurer dans cette frise rétrospective.

Les historiens, les géographes, les écrivains ne cessent de s'interroger sur l'unité de la Méditerranée et sur les tensions, parfois violentes, qui la traversent. Le milieu naturel détermine cet alliage dominant de reliefs accusés et de façades maritimes. Il impose une certaine pénurie de terres arables, alors même que se déploient, depuis des millénaires, des sociétés urbaines en constante demande d'approvisionnement. Les activités agricoles sont le premier témoin de l'intensité des mouvements des populations depuis des siècles. La diversité des espèces cultivées au cours des derniers siècles, par rapport à l'étréitesse de l'éventail des produits autochtones tel que le donne à voir l'archéologie, est impressionnante. Ce ne sont pas seulement des essences naturelles, ce sont aussi des méthodes et des techniques qui s'acclimatent du sud au nord et du nord vers le sud. Ce sont, enfin, les mots mêmes du quotidien qui en portent la trace, comme dans le cas des langues de la péninsule Ibérique.

A l'échelle de l'histoire humaine, les grands projets impériaux universalistes ont été en nombre limités: l'Empire romain et son droit public inclusif, la Chrétienté et son prosélytisme extensif à toute l'humanité, l'Islam et sa puissance de conquête sans limite, la Chine dans sa volonté de sinisation de toute l'Asie orientale, plus récemment le colonialisme européen classique et la tentation américaine de diffusion armée des principes de la politique libérale. Cette liste, qui pourrait sans doute être amendée, place la région méditerranéenne au coeur de la plupart des impulsions universalistes. Sans vouloir aucunement corroborer la thèse du "clash des civilisations", largement diffusée à partir de l'ouvrage éponyme de Samuel Huntington, on peut toutefois observer que la domaine méditerranéen aura été le plus dense champ de tension, en raison de la concurrence locale des universalismes dont il a été la scène. On songe ici, évidemment, à l'opposition entre Chrétienté et Islam. La Méditerranée porte l'empreinte de haines et de craintes séculaires. Existe-t-il beaucoup de régions sur terre où les affrontements contemporains puisent des arguments dans des mémoires historiques aussi anciennes que les croisades des XIIe et XIIIe siècles, dans les périodes enflammées de quelques prédicateurs musulmans; aussi anciennes que le cœur saignant des nationalistes serbes à l'évocation de la défaite du Champ des Merles au XIVe siècle ? Est-il raisonnable que l'archevêque de Cordoue, soutenu par la conférence épiscopale espagnole, ait interdit qu'un périmètre limité de la grande mosquée, au milieu de laquelle fut bâtie sa cathédrale, puisse être habilité pour les dévotions musulmanes ?

Placer l'accent sur l'hostilité réciproque des deux grandes religions dominantes du livre demeure indispensable. Toute version exagérément accommodante de l'histoire, loin de favoriser la composition contemporaine des partenariats, ne fait que priver les citoyens des outils nécessaires pour prendre la mesure du chemin parcouru. Mais ce n'est pas nier la dureté des affrontements que remarquer, par exemple, que dix des vingt-sept pays aujourd'hui membres de l'Union Européenne ont été, sur des périodes plus ou moins longues, dominés par des systèmes politiques inscrits dans l'expansion islamique. Tel est le cas, naturellement, de l'Espagne et du Portugal, mais aussi de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'archipel de Malte, pour la période médiévale. Plus récemment c'est Chypre, la Grèce, la Slovaquie, la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie qui connurent pour des périodes plus ou moins longues l'administration ottomane. Si l'ensemble des républiques balkaniques venait à adhérer à l'Union, ce sera près de la moitié des Etats européens qui auront connu des périodes islamiques dans leur histoire ! Quant à l'Autriche et la République tchèque, elles forgèrent une part de leur identité dans leur fonction de dernier rempart face à la capacité conquérante du sultan d'Istanbul.

Sur la rive sud, c'est l'ensemble de l'arc qui, à des degrés divers, a connu l'administration et les armées des sociétés à dominante chrétienne du nord du bassin. D'ouest en est : le royaume chérifien fut investi de places fortes portugaises, espagnoles et anglaise, avant que les protectorats français et espagnol ne s'installent à l'époque contemporaine. L'Algérie fut la grande colonie de peuplement de la France post-révolutionnaire. La régence de Tunis dut accepter les ingérences italienne et française, puis le protectorat de la République française, et même l'administration de Mussolini. La Lybie victime de la conquête italienne est une des dernières colonies de l'histoire de l'impérialisme européen. Sur les dépouilles de l'empire ottoman affaibli, s'installent le protectorat britannique en Egypte avant la première guerre mondiale, puis les mandats de la France en Syrie et au Liban, et ceux du Royaume-Uni en Palestine et en Irak. Il n'est pas jusqu'à la Sublime Porte qui n'ait dû accepter, au cours du XIXe siècle, une sorte de mise sous tutelle des grands argentiers de la finance européenne. En somme, à l'exception de la France, aucun pays chrétien riverain de la Méditerranée qui n'ait connu un régime musulman ; aucun pays musulman de la Méditerranée qui n'ait subi le protectorat d'une puissance chrétienne européenne !

Et que dire d'Israël et du judaïsme méditerranéen ? Il s'agit de la plus longue des histoires, la plus riche, la plus équivoque. Seule l'activité prosélyte d'un judaïsme ancien permet de comprendre l'existence de lignées juives à patronymes berbères, à travers le Maghreb. Quant à la diaspora venue de *Sefarad*, l'Espagne en hébreu, elle trouve dans le domaine ottoman sa terre d'élection, et conserve son passé dans la persistance de la langue espagnole des ancêtres. Ces communautés juives, aux orthodoxies contrastées, tissent durant des siècles des réseaux de correspondances à travers toute la Méditerranée, dans les profondeurs des régions riveraines et même au-delà de Bagdad à Salé et Fez, de Livourne et Venise à Amsterdam et Londres. Tout au long de l'époque moderne, des juifs établis en Afrique du Nord servirent d'interprètes dans toutes les langues latines, en arabe dialectal, en turc. Avec la formation du projet national sioniste, de la fin du XIXe siècle à nos jours, la présence juive en Méditerranée adopte un nouveau visage. L'extermination de la plus grande part des populations juives d'Europe fait glisser le point de gravité du judaïsme vers l'Etat hébreu en formation. Le départ de milliers de Juifs des grandes communautés du Maghreb et du Machrek à partir de 1956, produit une géographie du judaïsme méditerranéen pour l'essentiel concentré dans l'Etat d'Israël. Or la définition politique et culturelle de ce nouveau pays demeure ambivalent. D'un côté, en rupture avec l'Europe encore fumante des ruines du judaïsme, la mise en oeuvre de l'utopie sioniste passe par un désir d'intégration régionale au Proche-Orient. D'un autre côté, les cadres de référence et de promotion sociale et culturelle au sein de la société israélienne renvoient à des modèles fondamentalement européens.

L'espace méditerranéen, à l'époque contemporaine non plus, n'est pas sorti de l'histoire. Qu'en est-il sur le plan des tragédies qui ont bouleversé la première moitié du XXe siècle ? Dans une interview donnée quelques mois avant sa disparition prématurée, Bronislaw Geremek, grand militant européen, était interrogé sur le projet d'union euro-méditerranéenne. Cet historien polonais, très justement renommé, avouait son indifférence bienveillante à l'égard du projet porté par le Président Sarkozy. En effet, selon Geremek, l'identité tragique de l'Europe contemporaine s'était tout entière jouée, je le cite « à Verdun, à Auschwitz, à Katyn, et non sur les rives de la Mer intérieure ». Est-ce à dire que la douceur méditerranéenne serait un bouclier contre les déchirures les plus brutales ?

Qu'on en juge. Le général Franco fut sans doute le premier chef militaire qui utilisa massivement les gaz moutarde contre les populations civiles du Rif marocain en 1925 afin de briser la révolte alors en cours ; Churchill fit alors de même en Irak. Franco serait également le premier à ordonner dans son propre pays des bombardements massifs de zones urbaines habitées, dans une stratégie d'exténuation de la République et du mouvement ouvrier. Dans le complexe des cinq camps d'extermination de Jasenovac, le régime catholique et nazi des Oustachas d'Ante Pavelic liquide plusieurs centaines de milliers de citoyens Yougoslaves de confession orthodoxe, et parfois récemment convertis au catholicisme pour échapper à la mort, avec l'assentiment silencieux du nonce apostolique Monseigneur Viktor Stepinac. En Grèce, avec l'occupation allemande, c'est 83 % de la communauté juive qui est assassinée dans les camps d'extermination d'Autriche et de Pologne. Le génocide des Arméniens en 1915 appartient, à n'en pas douter, à l'histoire de la Méditerranée. La répression des émeutes nationalistes du 8 mai 1945 en Algérie française, à Sétif et Guelma, se solde par le bilan effroyable de 10.000 à 15.000 victimes. Et le dernier grand conflit ethnique et religieux, les dernières grandes campagnes de nettoyage ethnique, n'ont-ils pas eu lieu dans ces Balkans baignés par la mer Adriatique et la mer Egée ? Le grand roman méditerranéen, *Zone*, que vient de publier Mathias Enard, professeur français de langue arabe installé à Barcelone, se déroule dans un train italien et offre au lecteur une évocation des déchirures de la Croatie. Cet univers tissé dans les tensions et les beautés de la Méditerranée n'omet pas d'inscrire Auschwitz dans son histoire.

On le sait, les peuples qui appartiennent aujourd'hui à l'Union Européenne n'ont pas construit cette nouvelle structure politique, sans équivalent, sur l'oubli de toutes les horreurs qu'ils se sont infligés les uns les autres. Au contraire, la remémoration de l'extraordinaire brutalité de l'Europe et du suicide qu'elle a commis entre 1914 et 1945, au long de ce que le Général De Gaulle, avait qualifié de « Guerre de Trente Ans », est un carburant essentiel de la volonté de compromis. La compréhension mutuelle dans l'espace méditerranéen ne peut pas, elle non plus, s'affermir sur la base de l'amnésie des affrontements. Il est vrai que cet espace de circulations en tout sens fut longtemps celui où hostilité et transaction ont fait bon ménage.

Durant des siècles, les flottes chrétiennes réduisirent en esclavage des milliers de musulmans et slaves païens ; durant des siècles, la course turque et barbaresque remplit les bagnes d'Afrique du Nord et d'Anatolie de milliers de captifs chrétiens. Le rachat et l'échange s'effectuaient par l'intermédiaire de confréries et de marchands. Il est vrai qu'alors la tolérance envers la pluralité des religions se trouvait du côté musulman, tandis que la chasse à l'infidélité était beaucoup plus rigoureuse du côté chrétien.

La Méditerranée a été le théâtre d'un phénomène d'une portée historique fondamentale : les deux ennemis irréductibles du temps des croisades, ont appris, si ce n'est à s'aimer, du moins à s'admirer. Le triomphe ottoman est celui d'un Empire qui offre aux portes de la plaine danubienne le spectacle d'une réussite foudroyante. La majesté des sultans, la splendeur des bâtiments qu'ils font construire, la puissance de feu de leurs armées, la sophistication de leur droit écrit et de leur administration : autant d'éléments qui suscitent stupeur et admiration. Venise qui contrôle la côte dalmate et colonise plusieurs régions stratégiques en Méditerranée orientale, notamment l'île de Crète, est aux premières loges. Pendant des décennies, les hommes du Doge inondent les royaumes chrétiens de rapports et de descriptions sur les succès des Ottomans. La faculté des Chrétiens d'Europe à reconnaître dans la société des Turcs une civilisation plus que respectable, véritablement admirable, prépare d'autres émerveillements, tel le regard des jésuites et des négociants sur la Chine, le Japon ou l'Inde moghole de Delhi.

Plusieurs historiens se sont plu à souligner la dissymétrie entre la curiosité des voyageurs et pèlerins chrétiens d'Europe en direction du monde islamique, leurs efforts linguistiques pour apprendre l'osmanli, l'arabe et le persan. Du côté de l'Umma, rien d'équivalent : peu de voyages et d'ambassades, une faible curiosité pour les langues des Francs ou des Roum. En réalité, cette présentation mérite d'être revue en profondeur. L'attraction des Européens de confession chrétienne en direction du monde musulman était alimentée, depuis le Moyen Âge central, par le commerce des produits venus d'Orient et par la présence du Saint Sépulcre, à Jérusalem, en terre d'Islam. Comme les Juifs, les Chrétiens avaient ceci de particulier que le lieu le plus saint de leur confession se trouvait hors de portée de leur autorité politique. Tandis que les Musulmans, eux, n'ont jamais perdu la faculté de garder le cœur le plus sacré de leur territoire.

Mais les sociétés islamiques, avant et après le triomphe de l'Empire ottoman, ont reçu en leur sein des populations allogènes de confessions diverses, sans leur imposer un degré d'uniformité comparable à l'orthodoxie exigée par l'Eglise romaine, du côté chrétien. Sans doute le statut de *dhimmi* reste bien éloigné de la tolérance au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Mais, en même temps, les possibilités d'ascension sociale des renégats chrétiens ou juifs d'origine convertis à l'Islam étaient alors sans commune mesure avec les possibilités offertes aux convertis dans les sociétés chrétiennes. Du royaume du Maroc à Fez, à la bureaucratie sultannienne à Istanbul, en passant par la force armée mamelouke au Caire, les possibilités ouvertes à des musulmans fraîchement ralliés ont été extraordinaires pendant des siècles. Sans même évoquer le rôle des janissaires d'origine albanaise, il suffit de se souvenir que Soliman le Magnifique et ses héritiers étaient persuadés qu'ils avaient pris, légitimement, la succession de l'empire romain, à travers l'héritage de Constantinople. Tout comme l'empereur Constantin avait converti l'administration de l'empire romain à la religion du Christ, de même le sultan ottoman convertirait l'empire chrétien de Rome à la vraie religion, l'Islam. La Sublime Porte attendait de l'Occident qu'il vînt sur son seuil reconnaître sa puissance et la foi juste. S'il est vrai que les plus hautes autorités islamiques n'ont guère encouragé la multiplication de voyages et d'ambassades dans l'Occident chrétien, en revanche, il est manifeste que les sociétés islamiques ont développé des aptitudes multiculturelles et multiconfessionnelles internes qui, en un sens, jouent un rôle comparable à celui de la curiosité des Européens.

Cependant, ni dans un cas ni dans l'autre, l'attraction pour ceux d'en face n'opère comme une molle fusion. Le thème du métissage a acquis dans les sociétés européennes ses lettres de noblesses depuis quelque temps. Le motif est d'autant plus attirant, qu'il est entendu sous son aspect le plus positif, c'est-à-dire la faculté de composer plusieurs traditions et d'opérer des traductions de système à système, qui rend la coexistence plus harmonieuse. Or le métissage, dont on ne peut oublier qu'il désigne d'abord la naissance d'une société d'individus métis, a pendant des siècles été le résultat de l'abus, de la force, du

viol. Le métissage n'est pas d'abord un doux commerce. En Méditerranée, des mondes se sont frottés dans un mélange d'hostilité et d'intercompréhension. Prenons l'exemple de la *lingua franca*, qui a récemment fait l'objet du beau livre de Jocelyne Dakhli. La langue franque était employée dans les régences du Maghreb, au Levant et en Europe pour faciliter la communication entre chrétiens d'Europe et musulmans de la rive sud. Cette langue est composée de lexique italien, espagnol, portugais pour l'essentiel. Sa syntaxe et sa grammaire sont appauvries : elle est apprise pour établir l'interlocution, pour le commerce, la négociation diplomatique et le commandement aux prisonniers et captifs. Elle manifeste, d'une part, le désir de se faire comprendre et d'entendre des gens d'en face, et d'autre part, elle permet d'éviter d'avoir à apprendre leur langue propre. C'est donc un véhicule de communication qui installe définitivement les interlocuteurs dans une situation d'altérité complète.

Lorsque les navigateurs portugais, castillans, génois et normands se sont lancés à la conquête des archipels de l'Atlantique proche, les Canaries, Madère, le Cap-Vert, les Açores, ce qu'ils avaient en tête c'étaient les modèles de la navigation en Méditerranée, entre cabotage, et itinéraires d'île en île. Les premières plantations de canne à sucre dans l'Atlantique prenaient modèle sur celles de Sicile. Le commerce des esclaves, tel qu'il s'est amplifié à partir du XVIIe siècle, était encore centré sur la Méditerranée tout au long du XVIe siècle. Les théories raciales qui ont justifié la ségrégation des Indiens, des métis, puis des Africains en terre américaine se sont nourries des règlements ibériques sur la pureté de sang, visant à exclure les descendants de Juifs et de Musulmans convertis du XVe au XVIe siècle, en Espagne et au Portugal.

On a raison de considérer la Méditerranée comme un espace d'accueil de différentes diasporas. Les deux plus massives sont évidemment celles que provoque l'expulsion des Juifs d'Espagne et du Portugal, qui trouvent refuge, en Italie, à Livourne, Venise et même auprès du pape, mais plus encore sur les terres du sultan ottoman. L'autre grande diaspora est celle des Morisques, ces descendants de musulmans d'Espagne convertis de force, et finalement expulsés, il y a exactement quatre cents ans, en 1609. Réfugiés au Maroc et dans les régences, ils alimentèrent le système de la course. Mais ces diasporas de la Méditerranée étaient en contact avec bien d'autres régions. Les *Sefardim* de Salé, de Smyrne ou de Salonique correspondaient, on le sait, avec les communautés juives d'Amsterdam, Londres ou Hambourg. Et lorsque éclata en Egypte, dans les années 1660, la grave crise provoquée par le mystique Juif Sabataï Tsvi, converti à l'Islam, les effets s'en firent ressentir jusqu'en Pologne !

Les Barbaresques, quant à eux, menaient des activités de prédation qui ne se bornaient aucunement au Détroit de Gibraltar : l'Algarve portugais et Cadix, Lisbonne et la Galice, les archipels atlantiques, mais aussi la côte d'Irlande et même la lointaine Islande ont essuyé les attaques de flottes turques ou algéroises, jusqu'à la fin du XVIIe siècle. La présence de marins, pacifiquement installés dans le port mexicain de Vera Cruz est attestée, à la même époque, en dépit du zèle catholique de l'administration espagnole. Mais ils ravagent aussi les eaux de l'Océan indien, depuis Ormuz, surtout lorsqu'il s'agit de faire un mauvais sort aux navigateurs portugais ! De nos jours, ce sont les chrétiens arabes qui alimentent une migration internationale en direction de la France, mais surtout du Canada, des Etats-Unis. Ils mettent leur pas dans ceux des familles parties de Syrie et du Liban, depuis le XIXe siècle, à la conquête des pays neufs, jusqu'en Australie. Plus largement, les migrants méditerranéens, Italiens en Argentine et à New York, Espagnols à Cuba et au Mexique, Portugais au Brésil et dans le Rhode Island, Grecs aux Etats-Unis et en Australie, diffusent au bout du monde une part de leur histoire et de leurs mémoires.

Si la Méditerranée est un monde d'une densité exceptionnelle ce n'est pas parce que les sociétés qui la bordent et la traversent sont plus anciennes que d'autres. La profondeur chronologique, par elle-même, ne fait rien à la chose. La Chine, l'Inde ou la Perse seraient-elle moins anciennes ? Non, ce qui explique cette extraordinaire capacité de rayonnement, c'est le partage d'une même région par des ambitions impériales et universalistes opposées entre elles. Les colonisations phénicienne et grecque ; les empires d'Alexandre et de Rome ; l'Empire chrétien d'Orient et celui d'Occident ; l'Islam conquérant et la chrétienté médiévale ; la puissance ottomane et la colonisation européenne : depuis plus de deux millénaires, les espaces méditerranéens ont été investis par des régimes qui portaient des visions du monde à vocation universelle et conquérante. Ces empires ont produit des systèmes juridiques, perfectionné des modes de gouvernement, maîtrisé des techniques militaires, diffusé des langues de savoir. Depuis la christianisation de l'Empire romain et l'avènement de l'Islam, toutes ces forces ont été alimentées par la foi des religions de la révélation. Depuis lors, aucune puissance n'a pu à elle seule parvenir à contrôler l'ensemble des sociétés riveraines de la mer intérieure. Il a fallu composer en s'opposant ; assurer des voies de transaction dans un contexte d'hostilité réciproque ; s'affronter sans cesser de s'admirer mutuellement.

Le regard que nous pouvons porter sur l'ensemble de ces processus conduit à ne pas choisir entre mémoire de la haine et idéologie de l'accommodement. Aucune de ces deux grilles de lecture ne rend compte de la complexité du domaine méditerranéen. C'est, au contraire, la composition instable et fertile de la tension et des accommodements qui permettent de comprendre comment les sociétés du pourtour méditerranéen ont établi des relations les unes avec les autres. C'est aussi cette richesse d'inventions et d'expériences qui explique comment les cultures dont sont porteurs les Européens ont essaimé à travers le monde dès l'époque des Grandes Découvertes. Rien de plus éloigné des évolutions engagées depuis le XVI^e siècle qu'une opposition entre un Vieux Monde de la Méditerranée circonscrite à son intériorité et un Nouveau Monde ouvert et engagé dans des espaces indéfinis. La construction de la Méditerranée comme terrain de contact et de croisements se joue en son intérieur, tout comme dans les relations que les sociétés riveraines établissent avec des environnements parfois fort lointains.

Pour revenir à notre point d'entrée, le trafic de Gibraltar à Suez qui fait de la mer une autoroute maritime mondiale, montre assez que la Méditerranée n'est pas demeurée suspendue hors du temps, parce qu'elle n'a jamais été isolée des grands mouvements qui ont transformé notre planète depuis cinq siècles en un monde au singulier. Champ de tension d'une exceptionnelle densité, la mer intérieure fut le théâtre où se croisent le commerce sans confiance, la coexistence dans l'intolérance, les changements d'identité et les conversions, les techniques de colonisation et les migrations, sur fond d'ambitions universalistes concurrentes. Cet immense répertoire d'expériences se décline d'une rive à l'autre et d'un bassin à l'autre. Il offre les meilleures conditions pour la construction d'un espace intégré de coopération. Et cela n'est possible que parce que les partenaires méditerranéens mobilisent non seulement leur façade maritime et leur nation, mais encore leurs arrière-pays qui, désormais, ont pris les dimensions du monde.

Bibliographie

- Bartolomé Bennassar, Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Perrin, 2001.
- Fernand Braudel, *La Méditerranée*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1977.
- Jerry Brotton, *The Renaissance Bazaar: From the Silk Road to Michelangelo*, Oxford, Oxford University Press, 2003.
- Jocelyne Dakhli, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Actes Sud, 2008.
- Daniel Goffman, *The Ottoman Empire and Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.
- Mathias Enard, *Zone*, Actes Sud 2008.
- Matar, Nabil, *Turks, Moors, and Englishmen in the age of discovery*, New York, Columbia University Press, 1999.
- Pamuk, Orhan, *Neige*, Paris, Gallimard, 2007.
- Ribeiro, Orlando, *Portugal, o mediterrâneo e o atlântico, esboço de relações geográficas*, Lisbonne, Livraria Sá da Costa editora, 1967.
- Henry Méchoulan, *Le sang de l'autre ou l'honneur de Dieu. Indiens, juifs et morisques au Siècle d'Or*, Paris, Fayard, 1979.
- Giovanni Ricci, *Ossessione turca. In una retrovia cristiana dell'Europa moderna*, Bologna, Società editrice il Mulino, 2002.
- Jean-Frédéric Schaub, *L'Europe a-t-elle une histoire ?* Paris, Albin Michel, 2008.
- John Tolan, *Les Sarrasins*, Paris, Aubier-Flammarion, 2003
- Josep Torró, « Jérusalem ou Valence: la première colonie d'Occident », *Annales. Histories Sciences Sociales*, 2000, 5, p. 983-1008.
- Bernard Vincent, *1492 : l'année admirable*, Paris, Flammarion



Le CIHEAM a été créé, à l'initiative conjointe de l'OCDE et du Conseil de l'Europe, le 21 mai 1962.

C'est une organisation intergouvernementale qui réunit aujourd'hui treize Etats membres du bassin méditerranéen (Albanie, Algérie, Egypte, Espagne, France, Grèce, Italie, Liban, Malte, Maroc, Portugal, Tunisie et Turquie).

Le CIHEAM se structure autour d'un secrétariat général situé à Paris et de quatre Instituts agronomiques méditerranéens (Bari, Chania, Montpellier et Saragosse).

Avec au cœur de son activité trois missions fondamentales (formation, recherche, coopération), le CIHEAM s'est progressivement imposé comme une référence dans ses domaines d'activité : l'agriculture, l'alimentation et le développement durable des territoires ruraux en Méditerranée.

A propos de l'Observatoire du CIHEAM

L'Observatoire méditerranéen du CIHEAM est un instrument d'analyse et de débat sur l'agriculture, le monde rural et l'alimentation en Méditerranée.

Les propos tenus dans les notes d'alerte et les notes d'analyse qui y sont publiées engagent la responsabilité de leurs auteurs, et en aucun cas celle du CIHEAM.

www.ciheam.org